

## *Pour les pierres avant quelles tombent dans la mer*

Un récit poétique /

Il faudrait dire...Il faut raconter, car au fond, cette exposition est (aussi) une histoire de récits. Des récits que la bouche aurait oublié de cerner comme le regard contourne ce qu'il désire pour mieux l'appréhender. Ces récits se tissent comme un oxymore, ils mettent la lumière à l'épreuve de l'enfermement...

Histoires d'enfermement /

Aller et venir d'un endroit d'où personne ne bouge ; être un visiteur, en préserver l'enseignement comme une persistance rétinienne et entendre ces échos : ces bandes sombres d'ombres vont-elles résister à la voix ? Combien de temps ces bandes sombres autour de moi ? Combien autour de moi ces bandes sont ? Barreaux comme autant de langues liés que l'on tourne cent fois dans sa bouche comme les pas longs des prisons, les palans à chaînes manuelles...

Une légère gravité /

Là : la couleur on l'a voit, à l'autre bout, une peine pleine d'un manque de lumière...Mais il faudrait aussi dire la gravité des pierres et de la peinture. Peindre des pierres en aplats colorés après les avoir ramassé et porté, puis enfin transporté jusque-là où sous nos yeux ils découvrent leur poids, mettent en lumière leurs compositions, se prêtent à une certaine légèreté. Il y a de ça, tout simplement si on peut dire, une légère gravité.

Des fourmilles sous la langue /

Le caractère particulier du travail de Valérie du Chéné repose en grande partie sur la capacité de sa peinture à devenir sculpture et peut être plus redoutablement encore sur la faculté de sa sculpture à devenir peinture. Cette légère gravité est bien là ancrée dans une entreprise plastique capable de créer des formes à géométrie variable où la mesure et les dimensions de l'espace ne passent pas par l'habituelle distinction entre plan et volume, mais dans une confusion de l'ordre établie entre la surface et son élévation. Pour s'en convaincre, il suffirait de se référer à cette malicieuse indication portée le document technique d'une des œuvres présentée : « Peinture murale au sol ». Ces peintures ont des fourmilles dans les jambes, on pourrait dire plutôt sous la langue. Elles nous livrent une expression que l'on peut facilement comprendre, aisément entendre...

A l'écoute de la couleur /

Ce qui rend tout cela accessible : c'est évidemment la couleur. Les couleurs sont au cœur de la pratique de Valérie du Chéné. Elles ne doivent absolument rien au hasard. Nombreuses, variées, elles sont à la limite du jour. Et lorsqu'elles sont claires, elles semblent briller de l'intérieur, prises très souvent dans un entrelacs de fragments plus sombres. Les tons sont mat, d'acrylique ou de gouache ; se sont ceux de la peinture à l'eau. La couleur est centrale, elle participe au récit, au langage de Valérie du Chéné qui entend bien sûr les histoires qu'on lui prête. Par exemple, la fable rohmerienne du rayon vert où le dernier rayon du jour laisserait transparente les pensées de chacun. Elle voit ces histoires, parfois de simples événements à l'apparence anecdotiques, et les emploie. Un arc en ciel aperçu avant d'entrer dans un centre pénitencier où Valérie du Chéné rencontre des détenus qui eux-mêmes répondent par l'arc en ciel à ses questions sur la couleur. On doit être à l'écoute de ces couleurs pour bien des raisons et notamment parce qu'elles existent en mots, parce qu'elles portent des noms comme un trésor d'interprétation : Gris Ouessant ou Volga, rouge Ivresse, Jaune Mossa ou Fujita, bleu Bahamas ou Bengale, rose Lunaire, vert Amourette...

Le sens de la visite /

N'aurais-je pas du commencer par ça ? On y revient toujours. On pourrait tenter de démêler la direction, le sens dans lequel on s'engage, et la signification. Mais tout est lié, visiter c'est participer à un changement. Valérie du Chéné est allée à la rencontre de détenus. De cette expérience l'exposition doit être comprise comme un déplacement, quelque chose qui en garde la trace et chemin faisant devient différent. Si on prend le sens de la visite, on commence ainsi : deux gouaches sont installées dans l'entrée, discrète annonce d'une douzaine d'autres réparties presque à l'abri des regards dans les espaces de travail du centres d'art. Ce sont ses impressions post pénitencier qui ouvrent le parcours. Puis une voix, celle d'Arlette Farge, nous accueille presque enveloppante par ce qui pourrait s'appeler un témoignage. Parole qui voisine une table de jeu dont l'enfantillage grave rappelle ce qu'il reste de la liberté de mouvement où tout est clos. La lumière se fait plus rare, son déficit se découpe en nuancier avant d'arriver à la limite de l'espace d'exposition, mise à plat tout en relief, timide et criante vérité d'une peinture à la fois pudique et tout en couleur.